

Erpernburg ou une saison en Allemagne

Jean Ethier-Blais

Volume 24, Number 5 (143), October 1982

Allemagne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60714ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ethier-Blais, J. (1982). Erpernburg ou une saison en Allemagne. *Liberté*, 24(5), 6–29.

JEAN-ÉTHIER-BLAIS

ERPERNBURG **ou une saison en Allemagne**

D'aussi loin que je me souviens, l'Allemagne est présente à ma mémoire intellectuelle. Mes lectures d'enfant, composées de livres d'images français, faisaient soudain apparaître un château en Bavière, un officier prussien au casque à pointe, un jeune Allemand contemplant le monde d'un sommet des Alpes. Cet adolescent, je le vois encore; il porte une chemisette largement ouverte sur la poitrine, une culotte de peau à bretelles, parfois un havresac; il est chaussé de bottines par-dessus lesquelles boudinent ses chaussettes. Une mèche blonde et rebelle lui recouvre le front et son regard de 1936 est fixé sur un horizon. Cet enfant, bien sûr, nous le retrouverons à Stalingrad, les doigts gelés, le ventre éclaté, hurlant à la mort au creux d'une tranchée. Et puis, rien, car les Allemands figurent peu dans le roman français. Chez les Jésuites, un Père, le Père Régimbald, nous dit un jour, à mon copain Tremblay et à moi: «Vous devriez apprendre l'allemand.» C'était, notez-le, vers 1942. Nous savions, peu importe de quelle science, intuitive ou certaine, que l'Allemagne perdrait la guerre

militaire qui se prolongeait alors cahin-caha. Une autre Allemagne renaîtrait des cendres, un autre Phénix. Nous, Canadiens français de cette époque, avons pour l'Allemagne un respect métaphysique fait d'ignorance et de musique. Nous avons vu défiler des prisonniers, ramenés au Canada des champs de bataille, hommes jeunes à l'allure sévère, imaginant sans doute un avenir terrible aux mains de leurs geôliers. L'Allemagne, en réalité, figurait un géant dont les réveils étaient imprévisibles. La propagande anti-anglaise qui constituait l'un des éléments essentiels de notre vie nationale nous avait rendu l'Allemagne, en dépit de ses soubresauts, presque sympathique. Des écrivains, nous ne connaissions rien. Les professeurs de philosophie se moquaient ouvertement de Kant et de sa montre et conspuaient l'idéalisme, par définition même, hégélien. Nous vivions dans un univers thomiste, catholique, français, replié sur lui-même comme un animal blessé et dont la plaie secrète suppure lentement dans l'ombre.

La musique seule nous ramenait à l'Allemagne. A Sudbury, le Collège des Jésuites avait été construit de bric et de broc; un bâtiment central, de briques rouges, abritait les pièces principales; des ailes sans style et mornes étaient venues s'ajouter à cette première masse. L'une d'elles comprenait, entre le couloir qui traversait le collège de part en part et le dortoir des grands, adossé à la montagne, une salle de musique, où répétait la fanfare du collège. C'est dans cette salle que se trouvait le gramophone. Nous nous asseyions religieusement autour de lui, enchâssé dans un placard dont l'un de nous avait la clé, pour écouter des extraits de Wagner et la Petite

musique de nuit. Notez que nous jouions tous d'un instrument : piano, clarinette, saxophone. Il y avait là une résonance de la lointaine Allemagne, de ses forêts tutélaires, de ses magiciens. Fafner et Elisabeth se mêlaient indifféremment dans nos esprits romantiques de collégiens. Entre la quête du Graal et le vaisseau d'Ulysse qui figurait dans nos manuels, la différence ne nous était sensible que par l'intelligence. Il y avait là l'aventure de la vie, cette vie mystérieuse qui nous appellerait un jour loin des murs sacrés de notre jeunesse, vers d'autres visages. Nous y pensions peu car, face au vent du large, nous tremblions.

La littérature du pain quotidien fut, au cours de longues années, la française; agrémentée de Dickens et de romans policiers. Je devins, par la force des choses et de mon caractère, qui m'interdit de céder aux blandices de mes maîtres et de devenir prêtre, étudiant en lettres à l'Université de Montréal. Je ne savais pas un mot d'allemand, malgré l'enthousiasme sans suite du Père Régimbald. A Montréal succéda Paris. Au printemps de 1949, l'École Normale Supérieure m'offrit une bourse pour l'Allemagne. Par un matin de juillet, j'arrivai à Goettingen avec quelques camarades, dont Michel Foucault, et m'installai à la Maison Fritjof Nansen, centre international de rencontres de jeunes, de discussions, où des moniteurs et des camarades allemands nous présentaient leur pays, à l'aube du miracle économique. Se trouvaient réunis, dans une atmosphère de gaieté et d'études, des Français, des Anglais, des Scandinaves et, bien sûr, des Allemands. J'ai retenu le nom de l'un d'entre

eux, parce qu'à mes oreilles il sonnait haut l'Allemagne du Nord, ses brumes et ses étangs. Michel Tournier nous a, depuis, accointés avec ces paysages de destin. Cet exilé de Poméranie s'appelait Zizewitz. Qu'est-il devenu? Je songe parfois à ces êtres de rencontre, qui vous croisent au bord de la route, vous saluent et disparaissent. Votre vie continue, elle, son chemin; la leur aussi, mais dans quelles circonstances? Dans quel décor? Vers quoi? En 1949, Zizewitz ni moi ne connaissions les nuages. Mais, à y bien songer, ce jeune homme avait vécu les années de guerre, la fuite devant l'occupant soviétique, sans doute autour de lui, les morts. Il n'en paraissait rien sur son visage tout tendu vers les fraîches jeunes Anglaises et les non moins roses Scandinaves, vers l'amour. Selon la coutume allemande, nous faisons de longues promenades dans les bois qui entourent Goettingen; nous marchions dans le jardin anglais; nous allions jusqu'au HARZ; nous écoutions des conférences. Un jeune lecteur dans quelque Université, qui se prenait follement au sérieux, discourait en allemand pendant des heures, d'un ton pénétré, les yeux clos du début à la fin de son propos. Avec des amis français, lui spécialiste de Dilthey, nous riions de cette pose. Le temps passait et curieusement je n'apprenais pas un mot d'allemand. Sans doute encore sous le choc culturel de la défaite, nos mentors ne nous obligeaient à rien, sinon à nous divertir. J'ai rapporté de Nansen Haus une photographie; accoudé au mur de la façade, un livre entre les mains, je suis indifférent, semble-t-il, à tout sauf à cet avenir devant moi auquel je

souris aimablement. C'est l'été et pourtant je suis vêtu comme en septembre. Les temps ont changé. A la vêtue triste et grise de cette époque a succédé l'ère des vêtements légers, des chemises ouvertes, des shorts, des espadrilles. Nous allions encore à la mer vêtus comme pour le pôle. Nous roulions nos manches de chemise au-dessous du coude, c'était tout un événement. C'était l'été. C'était le soleil.

A Paris, mes sentiments germaniques étaient contradictoires. Je ne m'étendrai pas là-dessus; qu'il me suffise de dire que je vivais dans un milieu farouchement anti-allemand. A l'Ecole Normale Supérieure le souvenir ne s'était pas éteint chez mes camarades de la présence allemande en France, ni des remous profonds qu'elle avait fait naître dans l'âme française. Certains de mes amis et compagnons étaient Juifs, ce qui ne faisait qu'ajouter au concert des voix une note encore plus âpre et plus mélancolique. Un Sarrois, gras et informe, représentait parmi nous la science philologique allemande. Il n'avait pas la vie facile, dans un milieu poli et distant. Hors l'Ecole, j'étais lié à une jeune fille dont la famille était faite d'Action Française et de dreyfusisme. Ce mélange détonnant n'avait comme liant que la haine, la crainte de l'Allemagne, véritablement ennemi héréditaire à tous égards. La lecture de Maurras n'arrangeait pas les choses. En sorte que ma vision était obscurcie par le nombre d'éléments positifs et négatifs qui entouraient la notion même d'Allemagne. D'une part, l'attraction qui venait de l'enfance; de l'autre, l'accumulation des faits qui devaient me rendre odieuse cette présence en moi, à l'état latent,

d'une civilisation contraire. Il faut dire que je ne pensais guère à ces choses; elles reposaient en moi; je les vivais et les sentais; je ne les réfléchissais pas encore et ce n'est que par intermittences qu'elles affleuraient en mon esprit.

C'est dans cet état d'indétermination intellectuelle et affective que je rencontrai mes premiers amis allemands. J'étais allé passer l'été de 1953 à l'Eau-Vive, vaste maison de repos que possédaient les Dominicains à Soisy-sur-Seine, à proximité de leur couvent du Saulchoir. Ils y recevaient des étudiants, de préférence étrangers, qu'attirait à Soisy la présence de Jacques et de Raïssa Maritain, et de la belle-sœur Véra. J'y fus donc avec Catherine Dimier et Lionel Beau-doin, qui se destinait à cette époque à l'étude et à la propagation de la philosophie d'Aristote. Il s'agitait en riant autour du Père Thomas Philippe, dont la doctrine mariale poussée à l'extrême avait le don de susciter chez lui des réactions épiques. L'Eau-Vive était à beaucoup d'égards un phalanstère. A condition d'être catholiques, s'y retrouvaient des jeunes gens du monde entier: Français, bien sûr, Canadiens, Vietnamiens, Allemands. L'une des âmes dirigeantes de ce cénacle était Jean Vanier. Il a peu changé. Déjà à cette époque, il était mince du genre ascète, le cou long et penché vers l'avant, les yeux doux et questionneurs, les attitudes doucereuses. Il vivait à l'ombre du Père Thomas Philippe et représentait, au milieu de cette jeunesse volontiers iconoclaste, la vertu à l'état pur. Nous faisons, garçons et filles, de longues promenades dans le parc qui, tournant le dos à

la Seine, prolongeait l'Eau-Vive vers les bois. Ou bien, nous partions en bande dans la campagne, par les chemins fleuris de l'Île-de-France, maraudant, grimpant aux arbres; encore, passant de longues après-midi sur les bords de la Seine, nous ébrouant dans l'eau, criant, nous interpellant. Le temps passait. Les vacances de la fin de la jeunesse ont une saveur, un ton particuliers, comme si on devinait que ce sont les dernières prises le cœur vraiment léger. La vie, nous le savions, nous attendait au coin de la rue, le travail, les bureaux, les responsabilités, peut-être femme, enfants; la famille.

Mais la plupart des jours, nous nous retrouvions à la Bibliothèque du Saulchoir (dans mon cas, à lire le Littré) au milieu des livres, préparant l'année scolaire, philosophant, rêvant. Jean-Marie Paupert, devenu si célèbre depuis comme romancier et essayiste chrétien, s'habitua à cette époque au retour à la vie civile. Une idylle, qui deviendra l'une des plus belles histoires d'amour de notre temps, s'ébauchait entre lui et Catherine Dimier. Nous allions tous à la messe dans le grand salon de l'Eau-Vive où le Père Thomas Philippe s'en donnait à cœur joie avec la Vierge Marie. Parmi nous, vite devenus partie intégrante de notre petit cercle, deux Allemands de notre bord: Egon von Westerholt et Udo Stoermer. Je dis bien de notre bord, car il y avait là d'autres Allemands, entièrement sous la coupe de l'un des leurs, Dominicain, étroits d'esprit, farcis de remords d'après-guerre et, d'une façon générale, imbuables. Les Français eux-mêmes, qui n'avaient pas encore oublié les horreurs de la guerre, se

moquaient ouvertement de cette engeance pète-sec et disciplinée. Egon Westerholt et Udo Stoermer appartenait à une autre race, l'un Rhénan, l'autre des Marches de l'Est et pourtant relevant de la même famille spirituelle. La France les attirait tous deux; soit, dans le cas d'Egon, par des affinités de famille; soit, dans celui d'Udo, par besoin en profondeur d'exotisme, par une certaine philosophie de l'esprit qui suscite chez l'homme un besoin absolu de son contraire et de son double. Egon Westerholt préparait un mémoire de doctorat sur Lezay-Marnésia, préfet napoléonien du Rhin, dont la statue s'élève à Strasbourg, dominant l'Ill, répondant à celle du jeune Goethe des jardins de l'Université. Quel symbole! Goethe tourné vers la France, Lezay-Marnésia vers l'Allemagne, chacun apportant, selon sa mesure, un rayon de son esprit à l'Europe. Lezay-Marnésia, administrateur issu de l'Ancien Régime, qui se situait d'emblée au-dessus des factions, a laissé en Allemagne un excellent souvenir. Il appartenait au cercle de Germaine de Staël et donc, à sa manière, à l'opposition. Plus tard, Egon Westerholt m'amènera dans les salons de la comtesse de Pange, entendre je ne sais quel savant staëlien discourir de je ne sais quel problème mineur d'histoire littéraire. Ce qui me frappa, c'est que, de par ses origines aristocratiques, il y était lui-même traité comme membre de la grande famille européenne des nobles. Je reviendrai sur cette donnée fondamentale de mon éducation politique. Egon Westerholt, homme intelligent et bon, avait cette qualité suprême des aristocrates, qui est l'aménité. Comme tous les aristocra-

tes allemands, il sentait profondément ses origines, qui étaient excellentes; une famille ancienne, de l'illustration, des restes de fortune, un père glorieux qui avait fait sa marque dans la société rhénane d'avant-guerre. Il avait choisi les lettres, ce qui n'était pas dans l'esprit de sa caste. Son affection était sincère, il comprenait tout à demi-mot, il avait l'élégance du cœur et des manières. Même dans les moments de plus grande intimité collective, il restait en retrait, souriant, patient, légèrement au-dessus de la mêlée, comme un chevalier sur sa monture au milieu des manants qui s'amuse. Udo Stoermer, lui, était grand et fort, le poil blond, la physionomie légèrement asiatique, des yeux bleus rieurs, une façon de rire en renvoyant la tête en arrière, une prononciation gutturale et liquide du français, des gestes péremptaires, une connaissance illimitée de toutes sortes de choses, donc de vastes lectures, un laisser-aller bon enfant, et à travers tout cela, beaucoup de sérieux, de cette sorte qu'on imagine allemande. C'est lui qui m'apprit, par exemple, et cela en dit long, le sens de l'expression «sitsfleisch», cette puissance d'être, de demeurer assis, qui est le propre des vrais savants. Westerholt et Stoermer figuraient à nos yeux une Allemagne complète, l'intellectuel noble dont la tradition plongeait vers le sud et le penseur bourgeois, tourné vers la philosophie du nord et de l'est, l'homme des idées souvent diffuses et qui, parfois, par on ne sait quelle alchimie, nous montrait l'horizon et cet horizon se révélait immense. Pour ma part, je devins vite l'ami de ces deux sympathiques lascars. Je me trouvais enfin en présence d'Alle-

mands véritables, en chair et en os. A Goettingen, j'en avais connu, mais qui jouaient dans la cité étudiante un rôle pour ainsi dire officiel; ils nous parlaient de l'Allemagne. Que sont devenus ces personnages hors série, qui promettaient, dans l'Allemagne de l'immédiat après-guerre, de créer des merveilles? Où sont-ils? Dans quelle Université? Au service de quel parti, de quels intérêts? Peut-être sont-ils tout simplement retournés à la grisaille dont, à Goettingen, ils étaient sortis, un été. Westerholt et Stoermer étaient d'une autre trempe. Ils ne cherchaient pas à éblouir. Ils portaient en eux un espoir, qu'ils n'ont ni l'un ni l'autre trahi, celui de devenir des hommes de haute et personnelle respectabilité. J'admire en eux ce développement autonome. Mais avançons, avançons vers l'Allemagne elle-même.

Voici comment je retournerai en Allemagne, vers, sans le savoir, ce qui allait devenir une expérience séminale de ma vie. La fin de l'été approchait. Qu'allais-je faire? J'étais libre comme l'air qui circulait entre les bosquets de l'Eau-Vive. Après trois années à l'Ecole Normale, je m'étais inscrit à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes; mais qu'allais-je devenir? Quelle serait ma vie? Je n'en savais rien, je rêvais, je me disais que tout allait s'arranger, que je trouverais bien ma voie. Une amie, Marie de Romanet, me proposait de devenir le secrétaire de Robert Aron. J'entrerais ainsi dans le milieu littéraire parisien. On m'offrait un poste dans l'enseignement libre. Rester en France? Devenir Français? Tout me tentait. Rien ne me convainquait. Je sentais en moi des forces qui ne demandaient

qu'à se manifester. Mais devant la vie qui se déroulait, je restais immobile. Je crois que j'étais en retard de dix ans sur mes contemporains. C'est pourquoi, au lieu de venir à l'écriture, à l'expression de soi, à vingt-deux ans, je n'y suis venu qu'à trente-deux ans, après avoir roulé ma bosse dans la diplomatie, en France et en Asie. J'étais, reconnaissons-le, tabula rasa. Un jour, Egon Westerholt m'offrit de l'accompagner en Allemagne, chez une sienne tante, la baronne Brenken, qui vivait seule dans un immense château en Westphalie. Westphalie? pensai-je. C'est le pays de Candide. On sait que Voltaire se moque généreusement des Westphaliens, qui figurent surtout dans l'histoire sous le nom d'un Traité. La maison s'appelait Erpernburg; elle était située dans le village de Brenken; première ville importante, Büren, où se trouvait, précisa Egon, un collège de Jésuites. Plus loin, Paderborn, dont le cardinal von Galen, grand ennemi de Hitler, avait été l'évêque. Des plaines, des fermes, des forêts, quelques montagnes, la paix, des loisirs pour méditer sur mon avenir. Il s'agissait pour moi de prendre le train, de retrouver à Cologne un ami américain qui me conduirait à Erpernburg, de m'installer, de voir venir. Sans plus réfléchir, pour le plaisir de remettre toute décision à plus tard. Je partis donc. Etait-ce le début ou la fin de septembre? Il faisait encore beau, car j'ai une photographie de cette époque, montrant Bill Carney, mon ami américain, et un jeune Allemand (Graf Stolberg) debout près de la voiture. Le photographe, ce fut moi. Il fait beau, nous sommes en costume de ville et le sourire des protagonistes est encore

celui du bel été. Nous arrivâmes à Erpernburg. Pour parvenir au château, on devait franchir une longue allée bordée de ces arbres magnifiques, dont on dit en les voyant qu'ils sont centenaires. Étaient-ce des ormes ou des tilleuls? Je n'en sais rien et il ne m'est jamais venu à l'idée de m'enquérir de leur nom. Dans le parc, derrière la maison, se trouvait une autre allée, où nous nous promenions en fin d'après-midi. De celle-là aussi, j'ignore le nom des arbres qui la bordaient. Ils étaient là tout simplement pour recouvrir de leur ombre nos personnes devisantes. La baronne Brenken nous accueillit. Je la vois comme si c'était hier, descendant l'escalier qui menait à la cour d'honneur. Elle avait été grande et avait gardé d'une jeunesse active une démarche rapide, ailée. Elle ne tenait pas en place, toujours allant de l'un à l'autre, souriant à droite et à gauche, s'excusant par des petits cris en langue anglaise, battant des bras et des mains, cherchant son mouchoir, ne le trouvant pas, découvrant que tout le temps elle le tenait à la main, éclatant de rire, riant presque aux larmes, se dominant, allant à la fenêtre, y appuyant son front, mélancolique, un peu comme une grande jeune fille qui sombre soudain dans un rêve à la Musset. C'est cela; la baronne Brenken, en dépit de son âge (elle avait alors environ soixante-cinq ans) avait conservé l'allure et la sensibilité d'une jeune fille à la façon de Clara d'Ellébeuse, d'une authentique demoiselle d'autrefois: une grande pureté, le sens de la drôlerie, la sagesse qui naît de la souffrance, une connaissance profonde et dissimulée des hommes (j'ai toujours pensé qu'au fond d'elle-même

elle nous jugeait sévèrement) et une générosité naturelle. Tout cela faisait qu'on l'aimait sans s'en rendre compte. Elle adorait parler l'anglais qu'elle avait appris dès l'enfance d'une nurse. Elle entrelardait son discours de proverbes: *No use crying over spilt milk*, ou bien: *I see, said the blind man!* C'était, si je puis dire, la langue de son cœur. Sur les tables traînaient des ouvrages de la collection Tauschnitz, dont l'excellence me surprit. Mêlés aux grands écrivains, on trouvait les livres d'Elizabeth et ses histoires de jardinage, et des mémoires comme ceux de Daisy Pless. La bibliothèque était pleine de trésors. C'était une grande pièce entourée de rayonnages, pièce qui sentait bon les livres, les reliures et l'encre. Au milieu, sur une table, un globe terrestre et des ouvrages rares. Je les ouvrais parfois et laissais l'écriture gothique m'entraîner à sa suite dans le rêve. Un ami de la famille, le Pr Bojo Mergeu, s'occupait de ces livres. Il y avait là comme des restes de la vieille Allemagne.

Le château de Brenken avait été construit au dix-huitième siècle, dans ce style classique qu'on trouve partout. Avec son corps principal de logis et ses deux ailes, ses combles, il se dressait sur une éminence et surplombait le village. On entrait d'abord dans un hall, où se trouvait l'escalier en demi-cercle. A gauche, un immense salon, presque toujours fermé, où la baronne allait peu sinon pour recevoir des invitées de retour de la chasse. Elle s'y entretenait aussi avec ses gendres, Droste et Fürstenberg, l'un riche propriétaire terrien, l'autre député démocrate-chrétien. Je compris dès l'abord que la noblesse

allemande avait maîtrisé les rouages de l'Allemagne adenauerienne, avait pris son parti de l'époque moderne, qu'elle avait la ferme intention de participer au pouvoir, comme l'avaient fait avant elle, jusqu'à la République de Weimar et Hitler, ses devanciers. Ces gens, fiers de leurs origines, n'avaient pas l'intention de les oublier. Je les en admirai. Ainsi, le beau-fils de la baronne Brenken était un arrière-petit-neveu de la célèbre poétesse romantique Annette Droste-Huelshoff; dans les environs vivaient les Puttkammer, dont une grande-tante avait été la princesse Bismarck; un autre voisin était le comte Spee, neveu du célèbre amiral. Nous vivons dans une société démocratique, où les idéaux qu'a véhiculés la noblesse européenne pendant deux millénaires ne comptent pour ainsi dire plus. Mais j'avais fait des études d'histoire; celle des rois de France et de leurs démêlés avec la noblesse d'Empire ne m'était pas inconnue; j'avais lu Saint-Simon. Devant le spectacle d'une caste vivante, digne de son passé, confiante dans l'avenir, surtout extrêmement intelligente et hospitalière, je me disais que les vertus immémoriales, dès lors qu'elles s'intègrent dans le présent, demeurent les plus valables. La baronne Brenken vivait du produit de ses terres, qu'administrait un intendant, lui-même sous la gouverne du beau-fils Droste. Si je me souviens bien, le général Galland était né sur ses terres. Mais ces terres étaient riches, les paysans vivaient de toute évidence dans la prospérité et le bonheur. Je me disais que Voltaire avait peut-être eu raison de faire de l'homme à la recherche de l'équilibre et du bonheur, son Candide, un natif

de Westphalie. Autour de Paderborn, on cultive admirablement son jardin.

C'était l'automne. Je me levais et, comme je fais depuis ma tendre enfance, regardais d'abord par la fenêtre. Je voyais le parc de Brenken et, plus loin, montant du vallon où se trouvait le village, une éclaircie dans le ciel. Les matins étaient brumeux. Au loin et à perte de vue, s'étendaient la plaine et les fermages gras. La Westphalie, que parachève la Hollande vers la mer, est un pays plat, en apparence du moins. En réalité, l'impression de relief ne vous quitte jamais; partout, ce sont des vallées, des forêts, des montagnes douces. Les Westphaliens sont des gens placides, race forte qui ne s'en laisse pas conter. Les Romains eux-mêmes en surent quelque chose puisque c'est en Westphalie qu'ils subirent la défaite la plus retentissante de leur histoire. On visite encore le Teutoburger Wald où Arminius, chef de la Westphalie de l'époque, anéantit l'armée de Varus. C'était en l'an 9 de notre ère. J'appris à connaître la plaine bocagère de Westphalie, ses élevages de chevaux, ses villes, comme Münster et surtout Paderborn. C'est une ville épiscopale, un chef-lieu dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Que de fois je suis allé m'asseoir dans la Cathédrale, y rêver, y lire même; que de fois aussi dans les jardins qui la bordent, ou en promenade aux sources de la Pader, qui a donné son nom à la ville. La Cathédrale est humaine, adaptée au lieu où elle se trouve et aux désirs des habitants, des fidèles. Elle est romane, donc basse et recueillie. On y sent une Présence. Une énorme statue de la Vierge la domine dès le portail. L'intérieur, qui



ressemble d'une curieuse façon, en dépit des proportions majestueuses, à une église paysanne, est peint en blanc et les murs en sont recouverts d'oriflammes, de statues, d'écus. Le lieu est décidément habité; il n'est pas qu'un objet d'art, ni qu'un modèle d'architecture. Cette cathédrale est un point d'arrivée, un endroit où se reposer et méditer après un long voyage; un pôle de sérénité. Je vous ai dit que je ne savais que devenir. C'est là que je pris la décision de me laisser emporter par le courant de la vie, d'aller vers le destin les mains ouvertes, de ne rien refuser à ma nature. Jusqu'alors, en dépit de mes années parisiennes, j'avais vécu dans un univers de contraintes; à Paderborn, un jour d'octobre, alors que la baronne Brenken prenait le thé chez quelque vieille dame, je me recueillis dans la Cathédrale; et j'emploie le mot «recueillir» au sens strict; je renouai en moi-même les fils épars de ma vie, j'en cueillis de nouveau (et sans doute pour la dernière fois) les fleurs, je les nouai en faisceau et c'est ce destin que j'offre aujourd'hui à ma vieille amie. J'ai noté un jour les hauts-lieux de mon être; Saint-Pierre de Montmartre, où saint Ignace a fondé l'ordre des Jésuites, le Puy, la cathédrale de Bologne, celle de Paderborn. Chacun, je crois, peut ainsi se situer dans l'espace et le temps. Les miens sont nettement issus du Moyen Age. Pourquoi? Je me le demande souvent, sans réponse.

A Brenken, mes amis partirent vite et je restai. Il n'était pas question que je rentre à Paris avant le 15 novembre. La baronne Brenken voulait que j'apprenne l'allemand. Elle me voyait diplomate, déjà, dans son esprit, Botsch-

after, ambassadeur sans avoir fait mes classes. Je me laissai convaincre et la vie continua dans une sorte de solitude que venaient rompre quelques visites, des promenades en voiture, un voyage à Cologne ou à Bonn, l'arrivée inopinée d'un parent ou d'un ami. On dira: que faisiez-vous donc? Je lisais, j'apprenais à connaître l'Allemagne, non par les seuls livres, mais par l'expérience vécue de la baronne Brenken et de ses amis. J'ai parlé de solitude. Or, cette solitude était encore plus mélancolique (mais d'une mélancolie aimante et douce) du fait qu'elle était peuplée. Je m'explique. Les hasards de la guerre et l'occupation de la Silésie par les troupes soviétiques avaient amené de nombreux Allemands de l'Est à chercher refuge dans ce qui était devenu l'Allemagne fédérale. La division de l'Allemagne ne s'est pas faite sans heurts; c'est toute une mentalité, ce sont les résultats d'un siècle d'efforts acharnés qui furent mis en pièces par l'occupation soviétique et son remplacement par un Etat-tampon dont les ressortissants sont des Allemands. Les réfugiés, à cette époque, s'agitaient fort. Ils remplissaient les colonnes des journaux de leurs déclarations belliqueuses. J'apprenais à comprendre cette forme d'irréductibilité. Moi-même issu d'un peuple conquis, je me disais que l'histoire n'était pas injuste que pour nous et que les Allemands, quels qu'aient pu être leurs torts au cours de la dernière guerre, étaient amenés à les payer fort cher. A Brenken même, un vieux monsieur et une vieille dame, tout à fait du type Junker, avaient trouvé refuge au premier étage du château. On ne les voyait qu'à table, mangeant dans le silence le plus total.

Au café, parfois, ils m'adressaient la parole et s'enquéraient du Canada: comment vivions-nous? quel y était le sort fait à la minorité allemande? Je les étonnai fort en leur apprenant qu'au Canada la minorité était française. De toute évidence, ils vivaient dans un monde à part. Leur parlait-on de peinture, de musique ou, mieux encore, des beautés de la nature, ils faisaient montre de connaissances nombreuses; mais il fallait que cet art, que cette nature, fussent allemands; en-dehors de l'Allemagne, ils ne savaient rien. Ils me racontaient leurs malheurs, la paix de la campagne d'abord, les beautés de leur pays natal (beautés que je retrouverai plus tard dans les romans de Michel Tournier), la guerre elle-même, avec ses tristesses profondes et soudain, l'arrivée des Russes, le départ précipité qui se transforme en fuite, les routes, la détresse d'être que rien ne prédestinait à errer par les chemins comme des bêtes sauvages. D'une certaine façon, ils en voulaient à la terre entière. La baronne Brenken n'y pouvait rien. Ils lui en voulaient à elle aussi, qui avait survécu à la guerre maîtresse de ses biens, riche, heureuse. Ils oubliaient qu'elle avait laissé son fils unique dans la tourmente. Les jeunes gens qu'elle recevait à sa table, que lui amenait son parent Egon Westerholt, servaient (mais était-ce possible?) à lui faire oublier ce fils mort à vingt ans. Les vieux Junker, eux, n'avaient pas perdu qu'un fils, ils avaient tout perdu et sans espoir de retour. En effet, ils sont morts tous deux sans avoir revu leur patrie immédiate. Mais ils avancèrent profondément dans mon âme et, à travers eux, je vis les grandes plaines

de l'Allemagne du Nord-Est, les marais, les lacs, les forêts; je sentis vibrer en moi ce sentiment qui naît de la rencontre d'une certaine terre et d'un certain ciel. Les nuages qui recouvraient la Westphalie devinrent les parents de ceux qui, autrefois, il y avait dix ans, mais ce temps me paraissait plus éloigné de moi que celui des Mérovingiens, avaient assombri le ciel de la propriété des Wallenberg (car c'est là le nom de mes deux Junkers). Je pénétrais doucement, sans y prendre garde, par un effet intellectuel et affectif d'osmose, dans l'univers historique d'une nation qui, d'étrangère, me devenait, sans que je m'en doutasse, chère. Je participais à cette douleur majestueuse qui accompagne les mutations chez les peuples. Je sentais la difficulté qu'il y a d'être Allemand; dans l'immédiat, certes, à la suite des déchirements de la guerre; mais aussi, plus profondément, par une sorte de malaise qu'on trouve partout chez les Allemands, une vaste question qu'ils posent à l'univers, un doute qu'ils soulèvent dans les âmes, une sensibilité à la fois diffuse et cosmique. Je me mis d'instinct non pas seulement à l'étude, mais à l'école de Goethe. J'avais lu le premier *Faust* dans la traduction de Gérard de Nerval; et quelques extraits des conversations avec Eckermann. Déjà j'avais compris que la déchirure goethéenne, le partage entre Méphisto et Marguerite, entre le dionysiaque et l'apollonien figurait la disharmonie créatrice de l'esprit allemand. Ceci dit, je n'avais retenu du maître que la démarche d'ordre esthétique, les considérations sur la poésie et ces jugements sévères sur ses compatriotes par quoi

se reconnaissent les génies littéraires de l'Allemagne. La baronne Brenken à mes côtés, m'expliquant la littéralité du texte, à tâtons et parfois hors de moi de rage devant les bornes immédiates de mon intelligence, je repris le *Faust*. Je fus enchanté — je le suis toujours — par le mouvement de cette parole à nulle autre pareille, par le dynamisme des formules, par la pure construction du texte; surtout, oui surtout, par l'ironie goethéenne. Cette ironie rejoignait celle de mes chers Français, l'ironie de qui a tout compris et à qui rien ne reste en ce monde que le rire, qu'une sorte de désabusement transcendantal. L'absence chez Goethe de tout faux sérieux, ce prodigieux besoin qui est le sien de s'amuser avec la réalité sous toutes ses formes, en réalité ce retour génial à l'esprit d'enfance (mais de cette enfance qui permit à Jésus de tenir tête aux docteurs dans le Temple), le vertige de son écriture, la science exemplaire dans l'utilisation des vocables, tout ceci transforma ma conscience. Il n'était plus question d'avenir, sinon dans le domaine de l'écriture. Je me disais, lisant Goethe, que j'allais devenir diplomate, comme le souhaitait la baronne Brenken, comme m'y engageaient des amis chers, comme m'y poussait ma famille; mais qu'un jour, moi aussi, à ma manière, j'écrirais des livres, je jouerais avec les paroles, je donnerais mon propre sens aux mots de ma tribu. Je me rendis compte, en lisant Goethe, que mon destin n'était lié qu'à une chose, qui a nom expression de soi. La nature permet tout. Elle est omnisciente. En son sein se retrouvent toutes les virtualités de l'homme. Un jour, je traduisais le célèbre *Gingo Biloba*, arbre double comme la nature humaine.

*Fühlst du nicht an meinen Liedern
Dass ich eins und doppelt bin?
Sind es zwei die sich erlesen
Dass man sie als eines kennt?*

La multiplicité de l'être m'apparut dans sa composante humaine. Jusque-là, j'étais fragmentaire et je découvris une loi de la nature, après bien d'autres, certes, mais à chacun ses expériences; une loi qui veut que l'homme ne trouve son unité que dans l'acceptation en lui de cette multiplicité qui nous fait si peur. A l'instar de Goethe, je décidai d'affronter mes démons et en particulier celui de l'écriture. Remarquez qu'il me fallut près de dix ans de vagabondage dans le grand monde, et la découverte de la Chine, pour rendre complètement les armes à l'appel que j'avais entendu à Brenken devant une page de Goethe. Mais en moi le travail de la délivrance s'était engagé. Il ne me restait qu'à laisser agir le temps pour passer de la phase interrogative: *Dass ich eins und doppelt bin?*, à l'affirmative, oui, que je suis un et deux à la fois: *dass ich eins und doppelt bin*. L'ironie goethéenne se situe dans cette fragmentation acceptée de l'être. Elle est source de vie pour l'imagination et le cœur. Je le compris, une fois pour toutes, dans un salon d'Erpernburg, par une après-midi d'automne. J'aime penser que, dehors, le vent s'était tu, que la nature avait retrouvé le calme, que la lune songeait, au loin, à se lever, que la nature tout entière participait de cette révélation. L'homme est ainsi fait qu'il pense que la moindre de ses transformations entraîne un redéploiement des forces du cosmos. Nous ne cesserons

jamais de nous croire centre et moteur de l'univers.

J'aimais le rythme de nos jours. Je n'avais jamais vécu à la campagne et donc, pour moi, jusqu'à ce jour, la campagne, c'est la campagne allemande. Il se passait, au fond de moi, de singulières choses. Ainsi, en France, je n'avais jamais ressenti la nostalgie du pays natal. En Allemagne, au contraire, devant ce ciel déjà nordique, devant les forêts de pins, dans le frémissement de l'air automnal, auquel se mêlaient des odeurs déjà de l'hiver, je reconnus l'appel du pays natal. Après des années d'absence j'avais oublié ce qu'était le Canada et soudain, au contact d'une nature parente de la nôtre, j'entendis l'appel. Cette redécouverte passionnée de mon sol, je la dois aussi à l'Allemagne. Accompagné du chien Moepp, je m'éloignais de la maison, dépassais l'allée et m'engageais dans la campagne plate de Westphalie. J'allais vers une ferme qui avait été, à l'époque des diligences, un relais. J'entendais le cor ou les accents pathétiques de la sonate des Adieux, lorsque Beethoven raccompagne son frère; le cor qui annonce le départ, les coups de fouet, la diligence qui se met en marche, la poussière, les cris des voyageurs: adieu, adieu, ou, comme l'écrit le poète de la *Belle Meunière*: *Ade, Ade! und reiche mir / Zum Abschied deine Hand*. Je savais que le moment de prendre congé était venu. J'allais bientôt prendre dans ma main celle de ma vieille amie (car je crois que nous étions devenus des amis) et lui dire adieu. *Ade, ade!* J'irais vers d'autres ciels, sans oublier celui-ci, avec ce souvenir dans mon cœur et dans mon

intelligence, marqué pour cette vie (et sans doute aussi pour l'autre) par cette vision.

La fin de ce récit abonde en événements. Les choses soudain se précipitent. La baronne Brenken ne souhaitait pas que je quittasse ainsi, en vitesse, l'Allemagne. A plus tard le concours d'entrée aux Affaires extérieures. Par l'intermédiaire du second de ses gendres, député, elle m'obtint la bourse Adenauer, qui me permit de m'inscrire à la Faculté de Munich. Tout se décida comme en-dehors de moi. C'est ainsi, me dis-je, qu'agit le destin. Je me retrouvai donc, avant même de m'en être rendu compte, à Munich, Cuvillierstrasse, à proximité du Jardin anglais, dans une chambre donnant sur des arbres et un mur. Traversiez-vous ce portail que la grande ville vous happait, Munich de l'immédiat après-guerre, sans Opéra, mais resplendissante de musique. Je pris le train, muni du *Fragebogen* d'Ernst von Salomon. Et, bien sûr, d'un dictionnaire. C'était alors l'ouvrage à la mode. La baronne Brenken me raccompagna à la gare de Düsseldorf. Dans mon esprit, déjà, les lumières de Munich brillaient au loin de toute la clarté de la vie.

Je retournai à Erpernburg; je revis la baronne Brenken à Paris, lorsque j'y fus Secrétaire à l'Ambassade du Canada. En sa compagnie, je marchai dans Paris. Elle habita chez moi. Et puis, j'allai en Indochine. Nos rapports s'espacèrent, par ma faute, car ce cœur aimant, dans son château westphalien, ne savait pas vieillir à l'amitié. Un jour j'appris qu'elle était morte. En moi aussi, ce jour-là, la mort entra.

En 1969, avec une amie, je fis un voyage en

Allemagne. Je retournai à Paderborn, nous y passâmes la nuit. Le lendemain, de bon matin, nous nous rendîmes à Erpernburg. Je ne franchis pas le seuil du jardin, ni ne m'engageai dans l'allée. La maison se dressait, symbole de cette permanence aristocratique dont faisait partie pour l'éternité la baronne Brenken. J'avais pour lors écrit *Mater Europa*, qui avait paru chez Grasset en 1968 et où elle figure sous le nom de Baronne Schoendorf. A ma manière modeste, j'avais gravé son nom sur une pierre. Nous contournâmes la maison et le parc. A cinq cents mètres se trouve le cimetière. Au milieu des siens, la baronne Brenken reposait, sous ses deux noms, celui de la jeune fille, Elizabeth Landsberg-Velen devenue Freifrau von Brenken; et les dates. Mon amie m'attendit sur le terre-plein qui domine le village de Brenken. J'allai seul jusqu'à la tombe et priai, les yeux remplis de larmes, et souvent je revois le sourire mélancolique et timide de cette femme, sa démarche rapide et malhabile, j'entends son rire et retrouve certaines de ses expressions: *I see, said the blind man* — et je me dis que dès lors qu'il s'agit d'affection et d'amour, le vieil homme aveugle que nous sommes tous ne voit, ne verra jamais. Plutôt non; il verra, l'animal; mais il verra trop tard.

Né en 1925, Jean Éthier-Blais est critique littéraire, romancier (*Mater Europa*; *Le Manteau de Ruben Dario*), poète (*Asies*; *Petits poèmes presque en prose*) et essayiste (*Dictionnaire de moi-même*).